

EMPAN N° 11 Juin 1993

Autour de : pédagogie et écriture
Lucien BONNAFE¹

On me demande de parler sur "Ecriture et pédagogie". C'est une bonne demande. Elle tombe en même temps que, pour VST, pour les Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Education Active. Il faut parler de la fonction de l'écriture comme méthode d'activation libératrice des soignants et des soignés. Et là, pour situer cet aspect dans son histoire et son contexte, il est bon de rappeler quelques données de base, permettant de mieux comprendre la position désaliéniste, celle qui tend à libérer les services de santé mentale de leur asservissement à la gestion de l'exclusion.

Par exemple, il convient de souligner que : pour qu'un tel service s'inscrive correctement dans la vie du cru desservi, sa familiarité avec le monde de l'enfance est moyen privilégié.

Il convient de ne pas "oublier" que ce principe de méthode suit le droit fil d'une histoire dans laquelle les innovations en question ne pouvaient se concevoir et se développer que grâce aux intérêts partagés avec le monde de l'"Education active". Discontinuité bien située dans la continuité de l'histoire du sujet : il y eut l'intérêt passionné pour l'œuvre de Célestin FREINET ; il y eut les réflexions communes sur l'apprentissage de l'écriture, sans lesquelles étude et traitement de ses troubles manqueraient de bases. Enfin, il y a, ici et maintenant, le grand problème du jour : le bouleversement des conditions du savoir écrire.

Donc, ici et maintenant, il importe de témoigner de la persévérance dans les études sur : comment se servir des nouveaux moyens d'écrire.

Premier témoignage : première réflexion de l'initié à l'écriture avec ordinateur traitement de texte :

Ecole de pédagogie : apprendre à écrire, aujourd'hui :

Il y a eu le style ou stylet, le pinceau, la plume d'oie, que sais-je encore ? Il y a eu la plume sergent-major, la plume ronde, l'art des pleins et des déliés, le spectre de la tache d'encre, la craie et le tableau noir, le porte-plume à réservoir ou stylographe, longtemps interdit à l'école, la bille et le feutre, il y a eu, dans les aventures et mésaventures du "savoir lire et écrire", tout un monde, des tas de joies et de corvées, d'espérances et de déceptions, de récompenses et de punitions, et ce n'est pas fini.

¹ Ancien Psychiatre de Service Public, 131 Les Joncs Marins, 91620 La Ville du Bois.

Il y a eu, pour les professionnelles de l'écriture (mais oui, c'était toujours "une" dactylo) la machine à écrire. Quelques-uns s'en servaient tant bien que mal, avec deux doigts, dans les commissariats par exemple, qui étaient mâles.

Quelques-uns s'en servaient pour produire du texte, plus ou moins écrivains. Modèle américain : on voit les journalistes au cinéma sur leur instrument de travail et ça gagne. Ça devient assez courant d'écrire à la machine. Le manuscrit change de nature.

Expérience génératrice de contradictions, comme toute expérience humaine. La machine, c'est bien, mais n'est pas pratique. La méthode ciseaux/pot de colle, c'est bon pour un travail particulièrement soigné ; ça se faisait déjà pour le traitement du matériel manuscrit, mais là, c'était autre chose, ça se combinait avec le travail des ratures, surcharges et renvois. Avec la machine, ça tend fortement au produit brut de fabrication. Ce "tel que" n'est pas sans quelque saveur, mais celle-ci serait plus savoureuse si elle résultait d'un choix plus libre. S'il me plaît de fonctionner en écriture automatique, ou seulement de donner à voir comment je vagabonde... S'il me plaît... Mais, en telle occurrence, il vaudrait mieux que je travaille ou soigne mon texte.

Je tâterais bien du traitement de texte. C'est fait. Je peux jouer aux retours en arrière, relectures, remaniements, au regard qui revoit et reprend, qui manipule en toute fantaisie. Pas de ratures visibles, l'analyste de mes lapsus est frustré, moi pas. Et je ne peux m'empêcher de penser aux enfants de l'école d'aujourd'hui.

Apprendre à écrire avec cette machine jubilatoire, c'est assurément une chance bien nouvelle. C'est pourtant vrai qu'on n'arrête pas le progrès, même si on le fait marcher sur des roues carrées et sur des chemins cahoteux.

Je me souviens de ma visite à Célestin FRAINET, aux temps glorieux des pionniers de l'imprimerie à l'école, et de l'exaltation des vertus de la culture des facultés du petit d'homme dans et par la production de textes. Et je me demande où on en est, à l'époque de l'ordinateur à l'école, de la conscience de la grande vérité scientifique que ce qu'on apprend sans joie ne laisse guère que des résultats insipides, tandis que la conquête ludique du savoir est source d'enrichissement sans fin. Puis je rêve des pouvoirs d'un peuple aguerri dans le savoir écrire.

Deuxième témoignage : après deux ans d'expérience :

Cher correspondant, et coopérant,

Tu as porté intérêt à mes méditations de novice dans l'apprentissage du comment on écrit -et comment on apprend à écrire- aujourd'hui.

C'était il y a deux ans, dans les mois qui ont suivi, les dialogues fertiles se sont poursuivis sur ce thème.

Par exemple ; nous étions alors, autour de mon vieux camarade Henri-LEFEBVRE, en train de travailler sur une production collective, à l'enseigne du CONTRAT DE CITOYENNETE. Ma participation à cette œuvre s'est fixée sur l'ENFANT CITOYEN? Entre autres participants, il y avait Lucien ESPAGNO, Ingénieur des Arts et Manufactures (on dit "Centralien"), Docteur en sciences, "grosse tête" de chercheur ; il est chargé d'étudier le droit à la connaissance : APPRENDRE A APPRENDRE. C'est lui qui évoque la bonne histoire de l'étude de marché qui, lorsque GUTENBERG inventa l'imprimerie, conclut que ça ne servait à rien, puisque les gens ne savaient pas lire. Lucien est très expert dans l'étude du traitement de texte. Il me donne de bons tuyaux pratiques, mais aussi il me parle des échanges productifs qu'il entretient avec divers coopérants, enseignants entre autres. Et il me parle des résistances qu'il rencontre, quand il travaille à cultiver l'intérêt des formateurs pour : mieux cultiver les sujets formés dans la jubilation du nouveau "savoir écrire".

Vivement les vacances. Sous le treille, autour du pastis, on bavarde avec Didier CABRIGNAC. J'ai vu grandir ce jeune produit de la culture rurale quercynoise, il en est un bon exemplaire ; il sera un jour, comme son père, président de la Société de Chasse, il fait maintenant dans ce que font aujourd'hui les enfants de la terre ; il travaille dans l'informatique, il fréquente le monde scolaire dans la fourniture et le service après vente des ordinateurs. Et, devant les résistances des formateurs à se lancer avec leurs petits sujets en formation dans la jubilation du nouveau système formateur, il évoque la crainte de ce qu'en la matière les élèves se montrent plus dégourdis que le maître.

Lucien et Didier ont dit la même chose à leur interlocuteur, à celui qui n'a pas de plus grande passion que celle de rendre science et philosophie populaires, dans la filiation du Siècle des Lumières.

La même science et philosophie passe dans la parole du pur produit de la plus populaire culture comme dans celle du porteur de la plus "haute" culture, élitiste quand elle passe dans des têtes conformes aux mentalités dominantes, et antiélitiste quand elle passe dans les têtes des héritiers du siècle des Lumières et de la Révolution.

J'écris ceci dans un temps où le bicentenaire de la Révolution est à l'ordre du jour. Dans ce temps, mes recherches sur "l'enfant citoyen" m'ont montré comment est cultivé le monde enseignant, dans le modèle thermidorien : On n'a pas appris aux élèves-maîtres que l'école laïque , obligatoire et gratuite était fondée par les travaux de la Révolution, avec ceux de CONDORCET et surtout ceux du Comité d'instruction Publique de la Convention, avec le monumental rapport de LEPelletier de Saint-Fargeau, qui fut lu par Robespierre parce que son auteur avait été assassiné. L'école qu'ils ont dit "de Jules FERRY" a caché cela, et le fait que, quand le 9 Thermidor a assassiné ce projet et l'a repoussé d'un

siècle, la colère des sans-culottes fut grande, car ils avaient mis tous leurs espoirs de liberté, d'égalité, de fraternité, dans les progrès de l'instruction pour tous.

En même temps, on assiste à un violent débat, dans lequel les hommes d'argent, manipulateurs de l'opinion, ceux qui tentent de faire croire que 1989 est le bicentenaire de Marie-Antoinette, traitent d'"intellectuelles" ceux qui protestent contre la dévoration par l'esprit-gagneur du système d'information dominant. Et ces êtres-de-fric, fabricants et servants de la machine à décerveler, s'appuient sur leurs études de marché pour justifier qu'il faut abrutir les gens, puisque 90 % d'entre eux sont des abrutis.

Et si un peuple aguerri dans le savoir écrire se fondait ainsi comme aguerri dans le savoir voir et entendre et : savoir ne pas se laisser abrutir!

Troisième témoignage : la même réflexion se poursuit, accrochée aux débats du "groupe de Navarrenx" dans lequel j'avais produit, autour d'Henri LEFEBVRE, pour : "Du contrat de citoyenneté", " L'enfant citoyen ?" Dans ces débats qui se poursuivent, il s'agit des "barrages qui s'opposent à l'innovation", et je produis ce document de travail, encore inédit comme les deux précédents :

De la forge au clavier, la tête, la main, et l'autre :

C'est en forgeant qu'on devient forgeron. C'est en labourant qu'on devient laboureur ...

Chef d'œuvre de fin d'année scolaire 1924/25. Aidé par "Vulcain", le maître du "travail du fer", pour la partie travaillée au fer rouge, très personnel exécutant des plans et crans travaillés à la lime, dans la jubilation, le créateur de l'objet qui témoigne de la vieille passion du futur "intellectuel" pour le travail manuel retrouve sur ses vieux jours ce "chef d'œuvre", concluant son travail de sa treizième année.

Dans ses explorations des circuits de formation des successives tranches d'âges, ce praticien de l'écoute et de l'écho en a vu bien d'autres, des «chefs d'œuvre» d'élèves et apprentis, objets, entre autres fonctions, d'échanges avec formés et formateurs.

Sur son dernier lieu de vie, issu d'ancienne bourgade de maraîchers, trône SAINT-FIACRE, avec sa statue type à l'église, conforme au modèle iconographique du Saint Patron des travailleurs de la terre : une bêche dans une main, un livre dans l'autre. Il advient que cette image serve à illustrer quelques facéties sur le "travail manuel" et le "travail intellectuel".

Facéties qui vagabondent autour du personnage formé dans l'enseignement supérieur, celui de la médecine, et qui s'est consacré à la plus originale des issues de cette formation, celle où l'instrument de travail est l'art de l'écoute et de l'écho. Super-intellectuel à ce titre, conservant

cependant des réflexes de "petite chirurgie", dans le maniement ordinaire du matériel à préserver des souillures septiques. Parmi ses confrères, certains sont parvenus bien au-delà de ce conditionnement élémentaire du maniement manuel ; les voici hissés à des niveaux de la plus haute volée, quant à la virtuosité dans le traitement manuel du corps humain ; non sans exposer quelques problèmes au regard de celui qui connaît au mieux la problématique de la relation humaine, et aussi au regard de l'utilisateur de base doué de la plus élémentaire sensibilité. Science et philosophie populaires. Les visions du plus et du moins "profane" peuvent-elles converger pour mettre en lumière quelle expérience, quelles connaissances, manquent, ou quelle inculture fonctionne, dans tels aveuglements ? Quelles positions "à côté de la plaque" fonctionnent si couramment, faisant se demander quelle ouverture d'esprit manque encore dans la persistance de ces aveuglements, qui font traiter la personne comme un tas de viande. Cependant que, parmi les grands connaisseurs des champs relationnels, l'idée que le corps, ce n'est que de la viande, laisse souvent s'établir le plus souverain mépris, en reflet, pour ce qui bouge dans les vécus concernés lorsque cette viande est souffrante. Parler du métier, soit ; mais il y a aussi "le reste" : bricolage, jardinage, tricotage, apportant le plus cuisant défi à qui tient pour le bon code d'explication de notre monde la notion de "société de consommation". Savoir acquérir, au bazar ou chez la mercière, les biens de consommation les plus méticuleusement choisis pour produire trésors de la vie personnelle, du "cadre" de cette vie, ou offres gentiment civiques - à l'occasion de la naissance attendue chez la voisine dans l'exemple le plus sensible - reste, dans la réflexion sur l'usage du "temps libre", le plus éclairant. Au point qu'il n'est pas de censeurs doctrinaires qui ne soient portés à dénoncer la malfaisance de ces passions, puisqu'on voit tant de nos citoyens et citoyennes enliser leur vie dans la dévoration par les plaisirs solitaires du bricolage, du jardinage, du tricotage. On pense aux tyrans de l'anti-alcoolisme, proscripteurs de la consommation des plus subtils breuvages, puisque, comme on sait, l'abus d'alcool est un "fléau social". Comment leur apprendre que, de tous les abus qui nous menacent, le pire est l'abus d'interdictions ? Comment "guérir" ces censeurs des passions prohibitrices qui leur font censurer tout ce qui peut être bon si la preuve existe en ce monde qu'on en peut faire mauvais usage ?

Sans doute faut-il commencer par la plus grossière mise en garde, celle qui vise les ennemis de la liberté se servant du "Liberté, que de crimes on commet en ton nom !" ; avec l'escamotage du "droit de l'homme" formulé de la façon la plus incisive, et la plus génératrice du plus fécond travail de tête : "La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui". Et aller plus loin : insister, par exemple, plus qu'on ne l'a jamais fait, sur l'énorme tyrannie qui a fait peser sur ce monde la dévastatrice

prohibition du plaisir solitaire. Jusque dans les livres de médecine énonçant la malfaisance globale de ce "vice", en se servant des modèles offerts par les sujets bloqués dans l'infirmité d'inlassables répétitions auto-érotiques, justement parce que cette malédiction avait perverti chez eux la fonction maturante des expériences auto-érotiques, sources de l'épanouissement du "pour-soi-pour-autrui", pervertissable dans un "pour-soi-bloqué", auto et hétéro castrateur.

Pour-soi-pour-autrui : c'est bien de cela qu'il s'agit si l'on veut réfléchir sur la fonction du plaisir de faire, avec le bon exemple d'objets investis de valeurs sensibles pour-soi-pour-autrui ; maniement de la bêche ou du bistouri, de l'outil, objet de passion exigeant dans l'art de son maniement tout un monde qui renvoie à l'aveuglement qui fait penser la production du fer forgé comme "travail manuel", dans l'obscurcissement de tout ce que révèle sagesse populaire et "psychanalyse du feu".

Et puisqu'amour il y a, qu'on le veuille ou non, qui s'étonnera de voir ce modèle mental obtus produit dans et par un monde jadis dénoncé par CHAMFORT comme celui où l'amour tend à être réduit à "l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes".

En même temps qu'il y eut dans les forges à la fois un conditionnement à l'exécution mécanique la plus inhumaine, à la fois une gloire d'être, dans la sidérurgie, l'être participant à un haut niveau de production, grâce aux découvertes passant du plus traditionnel au plus performant, à la fois la fierté de personnifier la maîtrise du dur métal par la force du feu et l'art du coup de marteau, vient, chez nous, un monde dans lequel ces hauts chantiers de production tombent en crise, après la décadence des forgerons de village.

Cependant que la production agricole, celle où l'idée d'une vision réduite au "travail manuel" apparaît la plus sotte, la plus aveugle devant l'ampleur des largeurs de vues sans lesquelles il n'y a de travail de la terre que voué à la stérilité, est réduite à une part quantitativement fort modeste des besoins de main d'œuvre, mais exigeante en connaissances ancestrales et maîtrise de moyens nouveaux, chez nous et maintenant.

Et l'expansion des tâches à assumer se fait dans le monde du travail au clavier.

Regards sur les données ancestrales : à la fois, dans le travail de dactylographie, des batteries de filles assujetties à l'exécution mécanique la plus inhumaine, cependant qu'à la fois on peut explorer tous les niveaux où la compétence sténo-dactylographique fonctionne comme fonds d'une dignité, dans une inépuisable complexité.

Puis, en même temps que, partout, l'usage du clavier envahit le champ de la production, du faire et du bien-faire, viennent les vertus de

l'apprentissage de la production de texte avec la nouvelle machine à écrire.

Et la nouvelle problématique de production et traitement de textes s'inscrit dans une très nouvelle effervescence où le travail de clavier sert d'instrument aux productions d'effets les plus divers ... De l'école, du travail et du jeu, à l'atelier savant et à la grande usine.

Sottise dogmatique contemporaine : "l'informatique est une forme de déshumanisation". Ainsi parlent les héritiers des terrifiés par l'invention de GUTENBERG, ceux pour qui "science" et "technique" sont d'horribles entités dévorantes, ceux pour qui la conquête humaine de moyens de faire est fléau de l'humanité, ceux pour qui Prométhée aurait dû laisser aux forces surhumaines le monopole du feu, quand on voit quel mauvais usage du feu est possible en ce monde ; ceux pour qui l'invention de la pierre taillée est une malédiction du ciel, quand on voit quel mauvais usage de cette arme est possible en ce monde ; etc... jusqu'à l'offense à la toute-puissance de la "nature", fatale quand on casse l'insécable atome.

En passant par l'horrible invention des possibilités de démultiplication de l'écrit (il n'y a qu'à voir l'énorme production d'imbécilités qui résulte massivement de l'imprimerie !), et en arrivant à l'horreur qui menace le monde avec les développements de science et technique du clavier... dont effectivement un certain monde est bien porté à pervertir l'usage, peu porté qu'il est à favoriser l'épanouissement, grâce à cet outil, de nouveaux pour-soi-pour-autrui.

Très cher Karl MARX, Producteur d'œuvre à l'enseigne de laquelle ce monde put produire les pires obscurantismes et atrocités, dans le double jeu de la haine qu'il suscite et des dévoiements, en reflets pervers, des fidéismes cléricaux qui le prirent en gage.

Quand, entre amis, on vagabonde sur le thème de la "fin" du "travail", viennent les tumultes de sens sur fin-achèvement et fin-finalité. "Travail" fécond entre tous, quand il s'agit, en fait, des grandes hypothèses de mutations dans la manière de se servir des capacités humaines de faire, de faire plus et mieux, avec les mutations dans les moyens de savoir-faire, et, ces mutations étant acquises, de mieux savoir et savoir-faire pour aider chacun à mieux se protéger contre leur mésusage et mieux s'épanouir dans l'art de s'en servir. Question fondamentale à laquelle n'échappe nul usage de nul outil, le "clavier" moins que tout autre, et d'autant moins que son usage deviendra plus général et plus divers.

"Pour-soi-pour autrui". très cher Karl MARX qui nous lègue la plus inépuisable leçon sur "le libre épanouissement de chacun est la condition du libre épanouissement de tous" ... Le désir vient d'épingler des séquences de propositions (mais cherchez-les vous même, en feuilletant manuellement des manuscrits anciens au Capital) ; cherchez et trouvez de quoi faire marcher votre travail de tête sur les potentiels humains de faire, plus et mieux, au-delà du clivage travail/loisirs, dans des désirs

libérés et des plaisirs nouveaux, dans la fin d'un système de rapports humaines inhibiteur de ces potentiels. Et travaillez pour les aspirations libératrices ; entre autres victoires, du côté de la fin de l'abominable division entre travail manuel et travail intellectuel.

En somme, un travail sans fin, dont celui qui souhaite l'"achèvement" ne saurait être un bon ouvrier.

Bon ouvrier, fais, pour-toi-pour-autrui, dans une jubilation dont le plaisir solitaire est fait pour être partagé, ta part du travail dont d'autres, inépuisablement, poursuivront la finalité infinie

Aujourd'hui, en novembre 1992

Pendant que je m'efforce de populariser mon : "il y a chez trop d'enfants un Copernic assassiné", la Cour de Rome, 359 ans après l'avoir condamné, réhabilite Galileo Galilei

Et continuent mes méditations sur la discontinuité dans la continuité de l'histoire du sujet.

Je retrouve, p. 54 de "Désaliéner ?", un fragment de mes méditations sur le quichottisme, offertes en 1980 à la mémoire de Georges DAUMEZON : "GUSDORF nous dit : "Copernic ne fut guère lu et le fait même que la Sainte Inquisition attendit, après sa mort, soixante-treize ans avant de le condamner montre que les thèses du chanoine n'avaient pas, sur le moment, troublé les consciences. La réaction violente de Rome contre GALILEE atteste dans sa rigueur qu'il fut bien celui par lequel le scandale arriva." Et pourquoi ? Si ce n'est parce que la mutation du savoir dans une grande exigence de laïcisation passe dès lors les murs des chapitres de chanoines".

Toute réflexion sur l'apprentissage de l'écriture me renvoie à l'ensemble des moyens en usage courant pour assassiner Copernic. Fera-t-on de l'enfant un réceptif passif de savoir acquis ou un découvreur actif des moyens de la connaissance ? L'école est-elle un champ de culture de la servilité ou de l'amour de la découverte ?

Il n'est pas très scientifique de réduire ces questions au niveau des "techniques d'apprentissage" vulgairement pensée ; ou d'oublier valeur et sens profond des moyens d'accès à la connaissance, ou la profondeur de la question : Que signifie le verbe actif : savoir ?

Pour avancer là, l'acte "copernicien" premier est de mettre en question l'idée de "la science" qu'on infiltre dans le crâne des enfants des écoles, et qu'entretient le maniement des idées reçues. Ce scientisme borné, qui borne les consciences dans la fétichisation du savoir acquis, n'est pas innocemment enraciné dans le cléricalisme "positiviste", avec sa rançon obligée dans les schismes parlés en termes de "méta"-ou de "para-science".

Il est mode de penser foncièrement conservateur. Il ne peut infiltrer les

consciences qu'en censurant la subversion apportée dans la pensée par l'écllosion d'un "nouvel esprit scientifique". Il est vrai que celui-ci exige, quant à l'étude des stagnations dans un état établi du savoir, une "psychanalyse de la connaissance", et que la résistance à cette obligation de remettre en cause sans borne de ce que l'on sait a des motifs bien mis en lumière par Gaston BACHELARD, pour qui confirmer ou changer "ce que je sais" a pour ressort de confirmer ou changer "ce que je suis". Et il est vrai que, dans les découvertes de cette "psychanalyse", on dépiste, derrière le despotisme des abuseurs de puissance face aux représentations réputées dangereuses, "une volonté de dominer les hommes".

Il y a 80 ans, Jean PERRIN, dans le premier ouvrage d'audience large sur "les Atomes", évoquait déjà le désir de "donner au possible une borne".

La pensée copernicienne, pénétrée du principe que l'insoumission aux idées reçues et imposées est principe d'invention, est encore loin d'imprégner la pensée de qui doit aider les autres devant tout état des connaissances, précaire par définition, et exigeant dépassement. La "laïcisation" de cette pensée, au-delà des chapitres de chanoines, et des experts en épistémologie, son passage à une audience aussi répandue que l'idée que la terre tourne, est la plus moderne des questions.

"L'esprit scientifique est exactement le contraire du désir de donner au possible une borne ; il est la passion du dépassement, de la découverte, il est le comble de l'acuité dans la conscience du non-savoir ou du manque-à-savoir."

Ce moment de la réflexion sur le thème lancinant du "Copernic assassiné", repris p. 265 de "Désaliéner ?", retombe le plus naturellement du monde au moment où je dois parler de l'apprendre à écrire, non dans la passivité, mais comme conquête de ses propres capacités de savoir et savoir-faire.

Car, ce n'est pas tout à fait là que commence la divergence entre : Fabriquer le sujet humain comme soumis aux codes en vigueur, ou : Cultiver le goût et les capacités d'être le producteur de soi-même. Ce n'est pas au seul niveau de l'apprentissage de l'écriture que ça se joue, mais tout de même, tout de même, c'est bien là un moment décisif, quant à reconnaître et lever les barrages opposés à l'innovation, quant à donner force aux entreprises de protection contre les servitudes, de résistance au despotisme.

Lucien Bonnafé